

Sophie Beauchemin, Angela Cozea, Claude Jacqueline Herdhuin

Josée Bonneville

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2007). Compte rendu de [Sophie Beauchemin, Angela Cozea, Claude Jacqueline Herdhuin]. *Lettres québécoises*, (127), 17–18.



Sophie Beauchemin, *Une basse noblesse*, Québec, Alto, 2006, 182 p., 23,95 \$.



UN NOUVEAU MEURSAULT

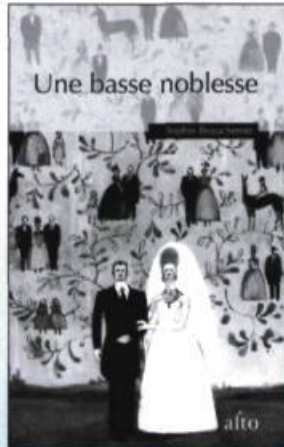
Le narrateur se nomme Robert d'Amri. À défaut d'être attachant, c'est un personnage qui intrigue et fascine, un peu à la manière du célèbre Meursault de Camus. Comme celui-ci, c'est un étranger. Étranger dans sa famille d'origine d'abord, au collège ensuite et dans la noblesse enfin où la vie l'entraîne bien malgré lui car, à l'instar de Meursault, il est passif et laisse les autres décider pour lui. C'est donc par hasard si cet être taciturne et cynique, plus intéressé par les autos que par les êtres humains, devient l'époux d'Esther Roquemaure de Villemure, la fille unique d'une des plus nobles et des plus riches familles de France. Par hasard aussi si ce cancre incapable de décrocher le moindre diplôme devient le premier vice-président associé à la mise en marché de la plus grosse usine de plastique de France, Plastron inc. Robert d'Amri est en quelque sorte un imposteur dans sa propre vie.

Après s'être dépeint sans complaisance aucune, dans le premier chapitre du roman laconiquement intitulé « Moi », il fait un retour en arrière et raconte les premières années de mariage de ses beaux-parents et la naissance de leur fille, Esther, les circonstances qui l'ont amené à épouser cette dernière, quelque vingt ans plus tard, et les surprises-parties qu'elle lui prépare tous les cinq ans... sans réussir à le surprendre. Justement, il aura 50 ans dans quelques jours... Cette fois, la surprise sera au rendez-vous, mais le lendemain seulement.

Plaisir garanti !

Ça se passe dans un château, mais ce n'est pas un conte de fées.

Même si l'action du roman se situe au tournant du XXI^e siècle, les personnages appartiennent à la noblesse française, cette classe sociale quelque peu oubliée depuis la Révolution, mais néanmoins vivante, sûre de sa légitimité et même préoccupée de sa survie. Le premier plaisir que procure le roman est donc de se sentir plongé dans un univers dont la seule existence fait sourire tant il apparaît anachronique et déphasé, et ce, d'autant plus que le narrateur ne se gêne pas pour en souligner les travers à gros traits. L'erreur, cependant, serait de croire que ces travers — conservatisme, vanité, égocentrisme, souci des apparences, respect outrancier des conventions sociales — n'appartiennent qu'à ces nobles dont les noms constituent à eux seuls un gage assuré de dépaysement. Ce serait trop commode.



SOPHIE BEACHEMIN

UN TON JUSTE

Une des grandes qualités de ce roman est que Sophie Beauchemin a réussi à trouver un ton juste et à le conserver. Le sarcasme, toujours présent, évite la caricature grossière, et le roman ne verse jamais dans la farce. La ligne entre les deux était pourtant bien mince ! Qui plus est, le récit est mené tambour battant, sans aucune faille, jusqu'au retournement final de situation qui est fort habile. Je me garderai bien de vous révéler cette fin, mais sachez seulement que Robert d'Amri, qui n'a cessé de s'indigner de la fausseté du milieu qui l'entoure et d'en dénoncer les faux-semblants, ne supportera pas la vérité lorsqu'elle le frappera de plein fouet. Le mensonge était, somme toute, bien confortable !



Angela Cozea, *Interruptions définitives*, Montréal, HélioTropé, 2006, 202 p., 24,95 \$.

Le souvenir comme moteur de l'écriture

La narratrice fait revivre avec brio sa jeunesse en Roumanie.

Le roman se termine sur l'exil de la narratrice, Angela, qui, à 24 ans, quitte son pays natal, la Roumanie, de manière définitive. Elle va rejoindre ses parents réfugiés à Calgary depuis un an et demi. Dans les jours qui ont



ANGELA COZEA

précédé son départ, elle a subi un avortement fort difficile qui a entraîné une infertilité permanente. Le titre renvoie à ces deux « interruptions définitives », celle de la grossesse et celle de la vie en Roumanie, et l'avortement apparaît comme une métaphore de l'exil.

UNE JEUNESSE BIEN REMPLIE

Angela raconte sa jeunesse en Roumanie entourée de son père barbier, de sa mère coiffeuse, de sa tante Éléna, adultère et excentrique, de ses grands-mères Maria, contrôleuse dans une fabrique de textiles, et Elisaveta, qui occupe ses vieux jours à confectionner un tapis à chacun de ses enfants et petits-enfants. Sa vie tourne principalement autour de deux axes : ses études et sa vie amoureuse. La jeune Angela aime apprendre et a des intérêts divers qui l'amènent à suivre des cours de langue (l'allemand, l'espagnol, l'anglais, le latin), de peinture, d'histoire de l'art, de littérature, de ballet et d'hôtellerie. À douze ans, elle connaît à la fois ses premiers émois

amoureux et l'interdit paternel qui cherche à les mater. Son appétit sexuel est dès lors alimenté par le désir de « découvrir ce qui se trouv[e] à la source de cette haine indomptable, violente, grossière et obscène que [son] père vou[e] à [sa] sexualité » (p. 63). L'inaccessibilité des moyens contraceptifs, dans son pays, entraîne des grossesses qui obligent Angela à recourir à plusieurs avortements douloureux parce que pratiqués dans la clandestinité d'une Roumanie qui les a déclarés illégaux.

UN PAYS COMMUNISTE

Toute vie privée s'inscrivant forcément dans une société qui la détermine en partie, c'est la Roumanie communiste entière des années soixante et soixante-dix qu'Angela fait revivre, ce qui s'avère fort intéressant. Au fil des pages, elle évoque la nationalisation des biens privés, la sujétion de l'art à l'idéologie, le contrôle des ouvriers, l'espionnage des « ennemis du peuple » (p. 124) potentiels, les travaux forcés dans les coopératives agricoles, la nécessité d'employer un « langage



chiffré » (p. 163), au téléphone, pour déjouer la surveillance et, ultimement, la quasi-impossibilité d'échapper à cette vie imprégnée d'une « tristesse collective, étouffée » (p. 154). Au moment de devoir choisir un métier ou une profession, Angela note : « Aucun métier, aucune profession, aucun mode de vie n'offrait la garantie de pouvoir, un tant soit peu, vivre à l'abri de l'idéologie et de sa quotidienne, inlassable, obligatoire mise en pratique. » (p. 110)

UNE ÉCRITURE ÉLÉGANTE

L'inversion des épithètes, dans la phrase qui précède, est assez représentative de la manière de l'auteure, qui aime bien jouer avec la syntaxe et le fait avec une grande virtuosité. Attentive aux moindres détails, elle sait décrire avec précision et vivacité autant un trolleybus bondé qu'une colonne de cendres qui s'allonge au bout d'une cigarette. Sa phrase, souvent longue, et parfois même très longue, suit des méandres dont le parcours à l'occasion sinueux est, par ailleurs, fort bien maîtrisé.



Claude Jacqueline Herdhuin, *Chuchotements*, Québec, L'instant même, 2006, 120 p., 18 \$.

Quand l'enfance engendre la peur d'aimer

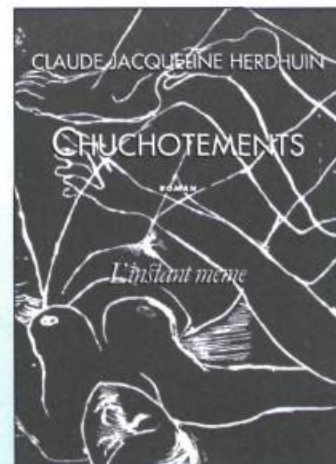
Une femme fuit ses amants à défaut de pouvoir échapper à son enfance.

Beaucoup de romanciers contemporains, me semble-t-il, construisent leurs romans à partir des deux prémisses suivantes, devenues depuis longtemps des évidences : d'une part, la pensée fonctionne par associations plutôt que de manière linéaire et, d'autre part, l'enfance détermine la vie adulte. Ces prémisses les conduisent à adopter une structure où le présent et le passé alternent de manière à révéler la blessure passée à l'origine du comportement névrotique actuel du personnage principal. *Chuchotements* n'échappe pas à cette pratique devenue fort courante. La narratrice « pioche des morceaux au hasard » (p. 29), les chapitres du roman se succèdent dans un apparent désordre et « le puzzle se reconstruit » (p. 29) peu à peu (la métaphore du puzzle aussi est très fréquente).

Dans son cas, il s'agit de comprendre pourquoi elle abandonne ses amants sitôt qu'ils s'attachent à elle, pourquoi « plus [elle] aime les gens, plus [elle] les fui[t] » (p. 65). Ainsi, dès le deuxième chapitre, elle quitte, au début de sa grossesse, le père du fils qu'elle porte en elle. Cette scène du départ sera par la suite maintes fois rejouée. Le roman, en effet, évoque plusieurs relations amoureuses dont le point commun est la rupture à plus ou moins brève échéance. Ces relations « réveillent les hurlements du passé » (p. 86), et des bribes d'enfance surgissent



CLAUDE JACQUELINE HERDHUIN



de la mémoire de la narratrice et font comprendre le pourquoi de sa fuite incessante.

Le roman fait bien saisir le drame de la narratrice. Tout est perçu de son point de vue et, en pratique, elle est le seul personnage du roman dans la mesure où les autres apparaissent comme des fantômes qui la hantent ou avec lesquels elle n'arrive pas à communiquer. Son fils Christophe, par exemple, est longtemps resté muet. Le fait que, à part ce fils et un certain Pierre, les personnages ne soient pas nommés mais identifiés par leur relation à la narratrice (« la mère », « le beau-père », « le grand frère », etc.) accentue cette impression. Les amants sont réduits à des *tu* ou des *il*, et ce sont souvent les objets et les lieux qui permettent de les reconnaître.

L'auteure excelle d'ailleurs à décrire ces lieux, ainsi que les scènes qui s'y déroulent, avec juste ce qu'il faut de détails pour en faire saisir l'essentiel. Par petites touches, à l'aide de phrases courtes, souvent infinitives ou nominales, parfois réduites à un seul mot, elle les recrée d'une manière précise et souvent sensuelle : « Tout est vert et bleu. Paisible. Devant moi une grande pelouse. » (p. 32) Son style s'accorde à la retenue du personnage dont le désarroi est palpable mais toujours contenu. Claude Jacqueline Herdhuin ne raconte pas tant une histoire qu'elle en dépeint les facettes les plus susceptibles d'en révéler le caractère dramatique. C'est plutôt réussi.